

reur Napoléon et le Saint-Père, appendues à toutes les vitrines.

Malgré la grande fête du jour, le Sénat tient une séance extraordinaire ; nous y sommes introduits dans une tribune. La discussion est très-vive, les clamours bruyantes, les gestes, d'une exubérance inouïe. Le sans-façon du costume passe les bornes ; messieurs les Sénateurs ont une tenue plus que débraillée. Les paletots de coutil, les souliers jaunes, les chapeaux de paille à rubans bleus sont en majorité. Il est vrai qu'il fait si chaud !

Dans la ville, le nom du Comte de Cavour, mort depuis un an, est dans toutes les bouches, on ne parle que de lui. L'enthousiasme italien se traduit à loisir par une foule de statues qui s'érigent partout. Nous avons particulièrement remarqué celles de la personification de l'armée italienne, de l'illustre Gioberti, et du grand patriote et général Pépé.

A 10 heures du soir, nous partons pour Suze, et à minuit nous gravissons le versant italien du Mont-Cenis au trot vigoureux de douze grandes mules, et par un temps superbe quoique un peu frais.

10<sup>me</sup> journée. — (16 août).

Le soleil levant nous surprend sur le plateau du mont, près de l'hospice et du lac. Nous descendons avec une rapidité prodigieuse les lacets sinueux du versant savoisien, et à six heures du matin nous atteignons Lans-le-Bourg. Nous voici donc dans cette pittoresque mais triste vallée de la Maurienne où il n'y a place que pour la route et le torrent de l'*Arc*. Aspect saisissant du fort de l'*Esseillon* qui garde la vallée. Près de *Modane*, nous apercevons le point où s'exécutent les travaux de la percée du Mont-Cenis ; le nom est inexact ; ce n'est pas le Mont-Cenis qu'on perce, il est à 27 kilomètres de là, plus à l'ouest. C'est au dessous du col de Fréjus, près du massif